

Croire. À l'occasion des Entretiens de Valpré sur le thème « Se libérer de l'immédiateté », « La Croix » interroge le besoin de résister au mouvement d'accélération de notre société.

Pour être heureux, ralentissons

« **E**n un instant, mon cœur fut touché et je crus. » La conversion de Claudel, en 1886, suggère la vitesse de frappe de la grâce. Mais si Dieu peut intervenir dans nos vies avec une telle fulgurance, c'est plutôt la lenteur qui caractérise d'habitude le rythme de notre cheminement spirituel. Comme pour les bons vins, il faut du temps pour faire un saint !

Or, aujourd'hui, le temps est devenu une denrée rare. Nos conversations quotidiennes bruissent de cette pénurie : « Si ma journée pouvait s'étirer », « ma vie est une course folle »... Emportés par l'accélération qui précipite nos sociétés dans une cadence effrénée, nous avons de plus en plus le sentiment de courir après le temps. Tel un ogre insatiable, la vitesse dévore nos existences, nos agendas. Speed dating, fast-food, haut débit, micro-sieste..., il faut aller toujours plus vite, analyse le philosophe Hartmut Rosa (1). Pour répondre à cette injonction, et en vertu du credo selon lequel une vie réussie est une vie remplie, nous surchargeons nos journées de tâches diverses, faisons plus en moins de temps, expédions les repas, grignotons sur le sommeil. La difficulté à se déconnecter nous maintient sous pression, cernés par ces nouvelles technologies dont on découvre qu'elles génèrent autant d'aliénation que de libération. Paradoxe déjà pointé par le philosophe chrétien Lanza del Vasto (2) : « L'avènement des machines et l'avantage que nous en attendions : gagner du temps, ont eu pour effet,



Panorama depuis le sommet de la montagne Pelée, en Martinique. Franck Guiziou/hemis.fr

en accélérant échanges et transports, de répandre partout la hâte. Du matin au soir, nous sommes traqués par la précipitation et la crainte du retard. »

Face à cette frénésie, une prise de conscience se fait jour. Il est temps de lever le pied ! Le succès du livre de Sylvain Tesson (3) parti s'enclorre dans une cabane en Sibérie en est un indice parmi d'autres : beaucoup de nos contemporains rêvent de s'aménager une thébaïde pour regarder pousser les arbres et s'inventer une vie ralentie, selon le mot d'ordre de Thoreau, l'au-

teur de Walden : « Faites que votre existence soit un contre-frottement qui arrête le mouvement de la machine. » L'engouement pour le jardinage, la marche, le « recours aux forêts » (Ernst Jünger), apparaissent comme autant de remèdes pour se libérer de l'instantanéité et renouer avec une cadence plus naturelle, plus douce. Parée de toutes les vertus, la lenteur semble tracer un chemin vers le bonheur. Pour être heureux, clame l'air du temps, cessons de régler le rythme de nos vies sur la course échevelée du monde, et marchons au pas !

L'écrivain Xavier Patier s'inscrit dans ce courant. Dans *Blaise Pascal. La nuit de l'extase* (4), il raconte comment il fut saisi un jour d'un dégoût de l'actualité. Pour s'en désintoxiquer, il partit six mois à la campagne, sans télé, radio, ni Internet. Les bienfaits de cette expérience furent immédiats. « La lenteur, ou la capacité de faire du temps qui passe un allié, nous ouvre à des vérités que l'immédiateté nous dissimule », observe-t-il. En laissant infuser les heures, on donne aux objets, aux paysages, aux personnes la possibilité de

déployer leurs nuances. La lenteur est la condition d'une perception subtile et nuancée. Un ermite camaldule a écrit : « La poésie de la vie monastique, c'est sa prose. » Dans le rythme lent d'une vie cloîtrée, les sensations, moins nombreuses, deviennent plus denses, plus riches. En décélérant, l'existence gagne en profondeur, on devient attentif aux fêtes de l'instant, ces petits riens qui, si on sait les percevoir et les accueillir, révèlent leur poids de beauté et de mystère. « La profondeur d'un homme est dans sa puissance d'accueil », écrit Éloi Leclerc dans *Sagesse d'un pauvre*.

Dans la vie spirituelle aussi, la précipitation n'est pas de mise. Le rythme frénétique de nos vies est une conspiration contre la vie intérieure. À force de courir, prévient le spécialiste de théologie spirituelle, le jésuite Dominique Salin, on risque l'essoufflement. Or, dit-il, « comme le radical du mot l'indique, la vie spirituelle est une affaire de souffle. Elle commence au niveau de la ceinture, du diaphragme, et consiste à savoir respirer. »

Dans le Royaume de Dieu, rien ne sert de courir... « Même si saint Paul compare l'aventure spirituelle à un sprint, la vitesse de progression du chrétien moyen vers la vision béatifique s'apparente à celle de la tortue plus que du lièvre », s'amuse le père Salin. De fait, il faut du temps à la grâce pour investir notre humanité. « Dans la vie d'Ignace de Loyola, poursuit-il, entre le boulet de canon et l'aboutissement de sa vocation : la fondation de la Compagnie, il se passa vingt ans. » Temps qu'il fallut aussi à Charles de Foucauld pour parvenir à maturité spirituelle, ●●●

Entretien. Pour ce professeur d'économie, dont la réflexion confronte la doctrine sociale de l'Église aux pratiques managériales, la pression du court terme en entreprise fragilise le sens du travail.

« Beaucoup de salariés souffrent du sentiment d'être submergés »

Bernard Laurent

Professeur d'économie
à l'Emlyon Business School

Le monde de l'entreprise semble aller de plus en plus vite, comme une toupie folle. Quelles sont les causes de cette fièvre ?

Bernard Laurent : Les entreprises évoluent dans un monde incertain. Révolution numérique, « ubérisation » de l'économie, montée de la robotisation, recherche sur l'intelligence artificielle, tout ceci génère beaucoup d'incertitudes. D'autant qu'elles subissent aussi une forte pression financière, avec une exigence de rentabilité jamais atteinte dans l'histoire du capitalisme qui rend, pour elles, l'avenir illisible. De fait, on a le sentiment que beaucoup d'entre elles naviguent à vue. D'où des politiques de restructuration permanentes, d'incessantes révisions de stratégies, des recompositions d'organisations à répétition...

En quoi cette nécessité de s'ajuster sans cesse à un environnement liquide, mouvant, instable, rejaillit-elle dans la vie des salariés ?

B. L. : La pression s'exerce au quotidien. Les salariés doivent, de plus en plus, entrer dans ce qu'on appelle la gestion de projets. On leur confie des missions

à court terme. Une fois celles-ci achevées, il faut rebondir sur d'autres. Si certains entrent bien dans cette logique d'adaptabilité permanente, pour d'autres, c'est plus difficile. Il y a une injonction à être souple, à se réinventer, qui peut se révéler usante à la longue.

De plus en plus, on parle de pathologies de la vitesse en entreprise.

B. L. : Oui, la montée des burn-out est préoccupante. Il devient difficile de reprendre son souffle avec ce rythme qui frappe d'obsolescence technologies, métiers, savoir-faire. Beaucoup de salariés souffrent du sentiment

« Il y a une injonction à être souple, à se réinventer, qui peut se révéler usante à la longue. »

d'être submergés par l'urgence, et aussi de la culpabilité de ne pas pouvoir tenir la cadence. Pourtant, en termes de durée, je ne suis pas sûr qu'on travaille plus que nos aînés ; mais l'intensité du temps qu'on passe au bureau a augmenté. La recherche de la productivité, et donc du profit, conduit à une marchandisation du travail : pour augmenter la rentabilité, il faut accélérer les

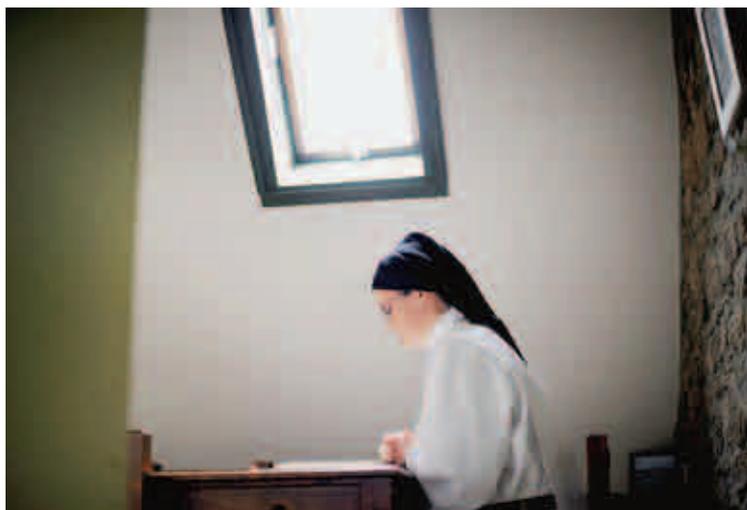
cadences, aller toujours plus vite, faire plus en moins de temps.

En quoi y a-t-il urgence à décélérer ?

B. L. : C'est le sens même du travail qui est remis en cause par cette pression de l'immédiateté. Bien sûr que l'entreprise doit être profitable. Pour autant, comme le rappelle la doctrine sociale de l'Église, la recherche du profit n'est pas sa finalité. Jean-Paul II parle de l'entreprise comme d'une « communauté humaine », un lieu où chaque personne, dans le respect de sa dignité, peut déployer ses talents, apporter son concours au bien commun.

Comment ralentir dans un système emporté par une telle cadence ?

B. L. : Parfois, on se défausse de notre responsabilité en imputant les problèmes à des causes extérieures. Or, la trépidation est aussi un démon intérieur. Qu'est-ce qui m'empêche de vivre une certaine tempérance dans ma consommation, mes rythmes de vie ? Qu'est-ce qui m'interdit de m'accorder, dans mon agenda, des respirations, des pauses, de sanctuariser des temps pour ce qui me tient le plus cœur : ma famille, la prière... ? Témoigner ainsi de la valeur d'un temps ralenti, libéré des injonctions productivistes et de la tyrannie de la rentabilité, demande un engagement de notre part. **Recueilli par Charles Wright**



Dans le monastère Notre-Dame-de-Beaufort, en Bretagne.

Florence Brochoire/Signatures

●●● c'est-à-dire à Tamanrasset où, enfin libéré, il devient le frère universel, cœur ouvert au flot des autres. Si la vie spirituelle exige de la patience, le chrétien n'est-il pas, par nécessité, un homme pressé ? « *Le temps est court* », pointe saint Paul (1 Co 7, 29), qui insiste : « *L'amour du Christ nous presse* » (2 Co 5, 14). Le tempo de Jésus, lancé sur les routes à toute allure, confirme cette urgence à faire advenir le Royaume. « *Clairement, il ne s'agit pas de lambiner* », tranche Régis Burnet, professeur d'exégèse à l'Université de Louvain.

Comment résoudre ce paradoxe qui nous invite à la fois à vivre l'instant et à « *hâter le temps* » (2 P 3, 12), à être présent à la Présence mais aussi projeté vers le monde à venir ? « *Cette tension découle de la conception du temps inaugurée par le christianisme*, analyse le père Luc Forestier, maître de conférences en théologie à l'ICP. *Nous sommes à la fois dans un temps fléché, ten-*

du vers le Royaume nouveau, mais recherchant les semences d'éternité présentes dès aujourd'hui. Car en entrant dans l'histoire, le Christ a ouvert dans notre temps humain, passager, une brèche vers la plénitude des temps. Chaque minute qui passe est comme habitée, engrossée par l'éternité. »

Le bonheur ne consisterait donc pas tant à calmer le temps ou à le dépêcher qu'à vivre chaque seconde comme un don, une liturgie où Dieu nous parle et se rend présent. En ce sens, la moindre seconde dépensée pour hâter la venue du Royaume peut déjà nous faire pressentir le voisinage de l'éternité.

Charles Wright

(1) Accélération. Une critique sociale du temps, *La Découverte*, 2013.

(2) Approches de la vie intérieure, *DDB*, 2015.

(3) Dans les forêts de Sibérie, *Gallimard*, 2011.

(4) Blaise Pascal. La nuit de l'extase, *Cerf*, 2014.

repères

Les Entretiens de Valpré

« *Il est urgent de prendre le temps. Se libérer de l'immédiateté* », c'est le thème de la 16^e édition des Entretiens de Valpré qui se tiennent le 17 no-

vembre à Écully, près de Lyon.

À l'initiative des **assomptionnistes**, ces rencontres rassemblent chaque année chefs d'entreprise, cadres, entrepreneurs et étudiants pour éclairer les grands enjeux économiques et sociaux contemporains à la lumière de la pensée sociale chrétienne.

Cette année, conférences, débats et ateliers se pencheront sur la question de l'accélération du temps et de ses enjeux dans la vie des entreprises et des salariés.

De nombreux intervenants sont prévus, parmi lesquels le cardinal Philippe Barbarin, arche-

vêque de Lyon, le général Pierre de Villiers, ancien chef d'état-major des armées, Christian Streiff, ancien président de PSA, Pierre Durieux, secrétaire général de l'association Lazare, Jean-Paul Bailly, ancien président de la RATP et de La Poste, ou encore Valérie Poinot, directrice générale de Boiron.

Pour la première fois, cette journée de réflexion sera prolongée, le 18 novembre, par un temps de retraite spirituelle autour du thème du silence, animé par le père Arnaud Alibert, assomptionniste, aumônier de la Catho de Lyon.

Rens. : entretiensdevalpre.org